



Prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes

Prix Simone-de-Beauvoir 2023
décerné aux Iraniennes en lutte pour la liberté,
à la mémoire de Jina Mahsa Amini

Remis le 9 janvier 2023, à 11h00, Maison de l'Amérique latine, Paris

Discours de Mme Sylvie Le Bon de Beauvoir, Présidente du jury

Chères amies, chers amis,

Quel plaisir de vous retrouver après deux années de restrictions dues à la pandémie ! Le Prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes a cependant été attribué en 2021 et 2022 mais en privé, sans vous, notre public fidèle, ce qui lui ôtait beaucoup. En 2021 nous l'avons attribué à la romancière franco-rwandaise Scholastique Mukasonga, et en 2022 à la « Maison des femmes de Saint-Denis ».

Cette année, nous renouons avec la tradition, en retrouvant notre date et notre lieu. Le Prix a été décerné sans hésitation aux femmes d'Iran qui se battent pour leur liberté, et symboliquement à Mahsa Zhina Amini, morte le 16 septembre dernier sous les coups de la police des mœurs, émanation directe des mollahs au pouvoir depuis quatre décennies. Chahla Chafiq, autrice du *Rendez-vous iranien de Simone de Beauvoir*, a généreusement accepté d'être leur porte-parole aujourd'hui – je l'en remercie de tout cœur.

Je veux seulement vous dire ce qui m'a impressionnée dans l'insurrection qui a commencé il y a quelques mois, lorsque, en réaction à la mort de Mahsa Amini, de jeunes

femmes iraniennes ont enlevé et brûlé leur foulard, signe codé quotidien de leur oppression. Comme Smaïn Laacher et Chahla Chafiq, entre autres, l'ont bien montré, ce n'est pas seulement le hijab que les Iraniennes refusent, c'est l'insupportable d'une existence contrôlée, étouffée sous le carcan des normes cléricales de la « loi islamique », c'est l'ingérence quotidienne du religieux dans le privé et le public. Très vite leur insurrection propre s'est généralisée en une contestation radicale, relayée par des hommes, en un processus véritablement révolutionnaire puisqu'il s'attaque aux structures répressives – politiques, religieuses et sociales – qui sont au fondement de la théocratie au pouvoir en Iran. Les trois termes ne sont pas équivalents, en fait le religieux absorbe les deux autres.

Une fois de plus, les faits prouvent, s'il en est encore besoin, la nécessité pour les femmes, si elles veulent que les choses changent, qu'elles-mêmes prennent leur sort entre leurs mains, en une action *autonome*. Sans attendre, sans espérer un séisme ou une évolution politiques. Certains contestent ce point de vue et voudraient que tout progrès, y compris celui de la condition féminine, dépende du seul changement politique, des lois, des institutions. Une action féministe autonome, à leurs yeux, n'est qu'une diversion. L'exemple iranien démontre le contraire : c'est le combat des femmes qui a anticipé et déclenché le combat politique. Hors de tout cadre militant, de toute organisation préexistante, elles se sont exprimées en une libre praxis spontanée. On a pu observer le moment privilégié d'une révolution, celui du « groupe en fusion » analysé par Sartre. À ce niveau, nul besoin de chef, le chef n'existe pas, dans la bataille il n'y a pas d'Autre, il n'y a que des moi-même, en une réciprocité absolue.

S'il est objectivement féministe, le combat en Iran n'a pas été mené par des féministes, mais par des femmes, étudiantes et citoyennes en général, et c'est un point remarquable. Les Iraniennes ne tolèrent plus qu'on leur impose autoritairement non seulement leur tenue vestimentaire, mais leur façon de vivre, elles veulent être reconnues comme des êtres humains, libres de s'accomplir, à égalité avec les hommes. Elles refusent passionnément l'invisibilité. Je veux ici évoquer avec émotion ce qui se passe également en Afghanistan, une autre tragédie issue du même vice d'État, qui est l'assimilation du politique et du religieux. Là-bas aussi, les femmes se rebellent, résistent, depuis qu'on leur interdit l'accès à l'École, au-delà du primaire. Elles endurent un degré de plus dans l'oppression, car si les Iraniennes ont accès aux universités, qu'elles fréquentent en nombre, on abat sur les Afghanes le couvercle de l'obscurantisme le plus violent. Selon leurs propres mots, leur retirer le droit à l'instruction secondaire et universitaire, c'est les priver de la vie même.

Dans ces événements trop actuels, ne retrouve-t-on pas exactement ce que Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe* nommait « le mal absolu » – c'est le fait de dégrader une conscience humaine en chose. Elle écrivait :

« *On prétend figer la femme en objet, et la vouer à l'immanence, puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience, essentielle et souveraine* ». Or, est-il tyrannie plus féroce que celle d'une théocratie, dont la souveraineté s'exerce au nom d'une transcendance divine ? La place attribuée aux femmes a toujours été la pierre de touche d'une société. La répression est féroce, mais les femmes d'Iran n'acceptent plus l'inacceptable : par leur courage, leur détermination exemplaires, elles honorent notre prix en l'acceptant.

*

Maintenant je laisse la parole au Délégué général du jury du Prix, Pierre Bras, avant d'écouter Darya Dadvar qui chantera pour nous. Puis, deux membres du jury du Prix s'exprimeront : Sihem Habchi et Smaïn Laacher. Chahla Chafiq parlera en dernier.